



Chacun sa Chapelle

Témoignages. Ce quartier du nord de Paris fait scandale : des femmes sont prises à partie et insultées dans la rue. Choses vues et entendues.

PAR NADJET CHERIGUI

La Toile s'enflamme, les esprits s'échauffent et le torchon brûle entre certains habitants du quartier de la Chapelle, dans le 18^e arrondissement de la capitale, depuis la mise en ligne d'une pétition intitulée « La Chapelle-Pajol: les femmes, une espèce en voie de disparition au cœur de Paris ». Relayé par un article publié dans *Le Parisien* le 19 mai, le texte dénonce le harcèlement de rue subi au quotidien par les femmes de ce quartier. Il a recueilli plusieurs milliers de signatures en quelques jours. Depuis, la polémique fait

rage et les politiques s'en mêlent. Valérie Pécresse, présidente de la région Ile-de-France, a lancé une mission consacrée à la place des femmes dans l'espace public. Anne Hidalgo, maire de Paris, a promis une attitude déterminée de la ville et de la Préfecture de police. Quant aux habitants, certains se félicitent de cette mise en lumière du problème. D'autres dénoncent une posture discriminatoire et stigmatisante visant à attaquer les migrants et la population immigrée, très présente à la Chapelle.

Un très chaud après-midi de mai à la sortie du métro La Chapelle. Immédiatement, le ton est

Lanceuse d'alerte.

D'origine marocaine, Fatima vit depuis une quinzaine d'années à la Chapelle. « La présence des migrants aggrave le problème d'un quartier déjà gangrené par la délinquance », dit-elle. Lasse des insultes, des remarques déplacées et des sifflets dans un espace saturé par un public majoritairement masculin, elle est l'une des femmes à l'origine de la pétition relayée par « Le Parisien » le 19 mai.

donné. Les trottoirs, très étroits, sont investis par de nombreux hommes proposant des cigarettes de contrebande ou autres marchandises contrefaites. Il faut effectivement s'imposer pour se frayer un chemin au milieu de cette haie d'hommes, plus soucieux de la gestion de leur petit trafic que de la fluidité du trafic tout court. L'état des rues du quartier raconte la rugosité du quotidien. La forte densité de crachats au sol nous oblige à slalomer pour les éviter. Déchets, papiers gras et autres canettes de boissons jonchent l'espace public, et la forte odeur d'urine, par endroits, prend à la gorge. Soudainement alertées par des cris et une bousculade, nous distinguons une frêle silhouette, le visage dissimulé sous une capuche, qui s'enfuit à toutes jambes. Le jeune homme a tenté de voler un portable posé sur la

table, en terrasse, d'un restaurant tenu par des Soudanais. Les clients pestent en arabe contre ces voleurs et contre le climat d'insécurité permanent. Le portable n'a donc pas disparu, mais Louise, notre photographe, manque à l'appel. Nous la retrouvons très vite, en grande conversation avec Soro, grand gaillard d'origine malienne. Bijoutier dans son pays, il est venu en France il y a une dizaine d'années. En situation irrégulière, il dit travailler au noir dans la sécurité pour envoyer de l'argent au pays. Mais Soro, qui semble coutumier du fait, dit surtout son coup de foudre pour Louise. Il a interpellé la photographe en lui disant à quel point il la trouvait belle. L'occasion, pour nous, d'engager la conversation avec lui. Harcèlement ? Une qualification qu'il ne comprend pas. « *J'ai voulu la complimenter* », se justifie-t-il. Il évoque alors la blondeur de sa chevelure, la perfection de son teint de porcelaine, la sensualité de ses formes – la suite est classée. L'homme, convaincu de se montrer romantique, est très vite stoppé dans ses ardeurs par notre consœur lorsqu'il se laisse aller à lui promettre de la tenir en laisse, et autres fantasmes.



Tchatteur. Sidali drague sur le bitume parisien, pratique qu'il dit ne pas pouvoir se permettre dans les rues d'Alger, dont il est originaire.

« **Tentations** ». Rien de choquant pour Soro, qui explique l'impossibilité de s'adresser de cette manière à une dame au Mali: « *Là-bas, elles se couvrent. On ne peut rien deviner. Ici, on voit toutes leurs formes. Alors, il y a trop de tentations... Madame Louise, vous êtes sûre d'être amoureuse de votre mari ? Croyez-moi, une nuit avec moi et je vous fais changer d'avis !* » Louise n'a pas quitté son mari. Mais, à quelques mètres, Madeleine et ses amies ont, elles, quelques difficultés à se défaire de Sidali, qui vient de s'imposer au milieu du groupe pour se filmer et montrer en direct, avec son téléphone, ces jolies blondes suédoises à ses amis restés en Algérie. Les touristes, interloquées, tentent de dissimuler leur agacement. Sidali, lui, est convaincu que son comportement n'importe en rien la gent féminine: « *Je n'ai pas vraiment les codes pour savoir comment m'adresser aux filles. En Al-*



Militante. Héloïse est professeure de français en banlieue. Habitante du quartier, elle s'insurge contre la pétition, qu'elle considère comme discriminatoire. Selon elle, harcèlement et sexisme sont partout.

gérie, c'est clair. Si elles sont voilées, tu ne t'approches pas. Si elles sont dévoilées, tu peux y aller. Et encore ! Elles ont souvent tendance à te donner le numéro de leur père pour commencer à parler mariage. Ici, elles s'habillent légèrement. Elles sont plus libres. J'ai l'impression qu'elles sont plus disposées à répondre à des propositions. Non ? » Madeleine et ses amies ne semblent pas acquiescer.

Un peu plus loin, un café de la rue de la Goutte d'Or est, en cette veille de ramadan, envahi par une clientèle exclusivement masculine. Les hommes, atablés, jouent aux dominos tout en sirotant café ou thé à la menthe. Mohamed tient le bar de cette affaire familiale et nous accueille chaleureusement. Très vite, il est question de la mixité, inexistante dans ce ■■■

■■■ lieu. Mais le jeune homme s'en défend: le café n'est pas interdit aux femmes. « Elles sont les bienvenues. Mais il faut les comprendre. Pardonnez-moi l'expression, mais quand 80 paires de couilles vous regardent lorsque vous entrez, c'est gênant! » Pourtant, ici, la question du harcèlement des femmes est un sujet dont on discute sans complexes. Et les avis sont unanimes: « On ne tolère pas ce genre de comportement! » Dans ce lieu chargé de testostérone, le discours est très féministe. « On ne siffle pas une femme dans la rue », peste Othman. Traits taillés à la serpe et carrure sculptée par des années de pratique des arts martiaux, cet homme de 37 ans, d'origine algérienne, a toujours vécu dans ce quartier. Mais il dit ne plus le reconnaître aujourd'hui. « Ces deux dernières années, l'ambiance a changé. Les mecs ont quitté leur pays après les révolutions arabes. Ils se retrouvent ici. Ils errent sans but, manquent de respect aux femmes. Ça me met en colère, car, à cause d'eux, notre quartier est pointé du doigt. »

Saturation. Youssef aussi ru mine sa colère. A 41 ans, cet ancien professeur d'histoire a fui la guerre. Il raconte son dangereux périple depuis la Syrie pour arriver en France, il y a tout juste dix mois. Youssef l'assure, les migrants ne sont pas des harceleurs. « Ily a beaucoup de violence à la Chapelle, c'est vrai. Certains hommes ont tendance à embêter les femmes, mais les réfugiés n'en sont pas à l'origine. Ils ont, comme moi, fui la guerre pour en affronter une autre ici, celle de la survie. Ils doivent se battre tous les jours pour trouver un toit, de quoi se nourrir et pour préserver ce qui leur reste de dignité. »

Fatima travaille dans les assurances et habite dans le 18^e arrondissement depuis une quinzaine d'années. Elle a corédigé la pétition, car, selon elle, la situation s'est aggravée depuis un peu plus d'un an. « C'est de pire en pire. Les vendeurs à la sauvette occupent l'espace. Les migrants n'ont nulle part où aller et squattent les trottoirs et les parcs. Le quartier est saturé de cette présence masculine, et certains en profitent pour se permettre



Solidaires. Dans ce café de la rue de la Goutte-d'Or, fréquenté exclusivement par des hommes, la question du harcèlement des femmes n'est pas un tabou. Ils soutiennent la pétition et disent être témoins de comportements déplacés et d'incivilités aux abords du métro La Chapelle.



Indignée. Venue afficher son soutien aux migrants à la manifestation du 25 mai à la Chapelle, Maria, pour qui le sexisme n'a ni couleur ni religion, fustige l'inaction des politiques sur les questions des violences faites aux femmes.

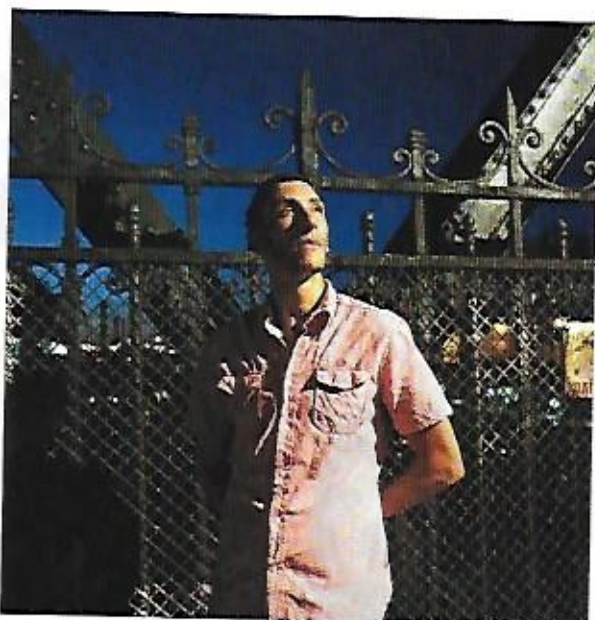
des écarts de langage. En rentrant chez moi le soir, après le travail, je dois affronter un mur d'hommes à la sortie du métro. Supporter des sifflets, des insultes. Certains m'interpellent en arabe en me proposant, en des termes crus, de coucher avec eux. Ça n'a rien de flatteur, je me sens harcelée dans ce quartier. Dénoncer cette situation ne fait pas de nous des racistes. Il faut lever le tabou et dire ouvertement que la présence des migrants aggrave le problème d'un quartier déjà gangrené par la délin-

quance. Ces hommes vulnérables sont une aubaine pour les mafieux qui tiennent notre quartier, étendent leur mainmise sur la rue et croient avoir le droit de se comporter comme ils le veulent avec les femmes. Le problème ne vient pas des migrants, mais de la délinquance et de la mauvaise gestion de la crise migratoire et de l'espace public. On ne peut pas laisser ces hommes livrés à eux-mêmes dehors... tout comme on ne peut pas ignorer la parole des femmes. »

Ne pas stigmatiser les migrants, c'était le mot d'ordre de la manifestation organisée ce jeudi 25 mai dans les quartiers de la Chapelle et de Pajol. Au cri de « Pas de quartiers pour les racistes ! Pas de racistes dans nos quartiers ! », Héloïse donne de la voix dans le mégaphone. Enseignante, elle est venue dire son désaccord avec la pétition. « C'est pas bien de stigmatiser ainsi les migrants. Ce texte sous-entend qu'ils ont, par essence, un problème avec les femmes. Je ne nie pas le sexisme. Je le subis ici comme partout ailleurs. » Maria, serveuse, est venue également afficher son soutien aux migrants. « J'ai des problèmes dans l'espace public comme toutes les femmes et je suis importunée par des hommes de toute origine. Le sexisme n'a pas de couleur ou de religion. Il est présent partout dans notre société. »

Un constat partagé par Euryale et Zmorda. Ces deux auteures-metteuses en scène ont créé la Compagnie nue comme l'œil. Engagées et féministes, elles travaillent à Paris, mais aussi en banlieue, sur la question de la place des femmes dans l'espace public. Artistes en résidence dans une cité populaire en Essonne, elles dénoncent à travers l'art les violences faites aux femmes, qui n'ont jamais été, selon elles, l'apanage d'une catégorie ethnique en particulier. « Toutes les études prouvent que les villes n'ont pas été construites dans un souci d'égalité entre les femmes et les hommes, explique Euryale. Il y a une triple inégalité : l'inégalité de présence, de partage et de légitimité. » Dans le quartier de banlieue où elles travaillent, les deux artistes n'ont d'ailleurs pas hésité à s'installer dans un café « réservé aux hommes » pour en faire leur QG, y donner leurs rendez-vous, bousculer les habitudes de la gent masculine et imposer la place des femmes.

« Les jeunes filles ne se déplacent pas comme les jeunes hommes, insiste Zmorda. La cour de récréation est investie au centre par les garçons et à la périphérie par les filles. On marche plus vite quand il est 23 heures et qu'on est une fille seule. Les exemples sont légion. Tout l'enjeu de ce combat pour



Inquiet. Othman, 37 ans, a toujours vécu dans ce quartier qu'il ne reconnaît plus. Très attaché au respect des femmes, il se dit scandalisé par les agissements de certains hommes, mais aussi révolté par la façon dont le secteur est décrit à cause de quelques individus.



Révoltée. Arrivée il y a une vingtaine d'années en France, Adriana, brésilienne, a subi les violences sexistes dans son pays. Elle qui pensait y avoir échappé dit vivre un enfer dans son quartier, au point de, parfois, se couvrir les cheveux avec un foulard pour passer inaperçue.

L'égalité dans l'espace public est de le rendre visible et de poser la mixité comme une évidence.

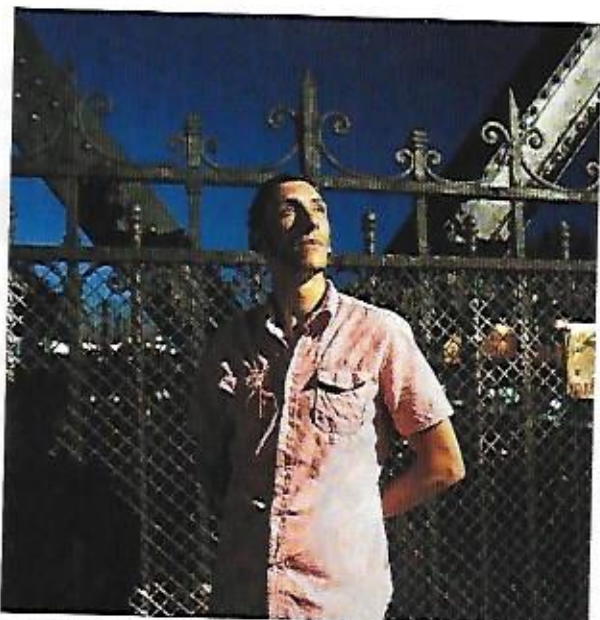
Evelyne Dams est chargée des sports et du tourisme au sein de la mairie du 18^e arrondissement. Elle reconnaît les problèmes posés par cette forme de domination masculine dans les rues du quartier de la Chapelle. « Toutes les personnes vulnérables, et pas seulement les femmes, sont concernées par ce sentiment d'insécurité, précise l'adjointe. L'équipe municipale travaille d'ailleurs à mener, avec des femmes, des marches exploratoires pour relever et indiquer les endroits où se posent les problèmes de mixité et de sécurité. »

Camouflage. Marcher dans les rues, un exercice difficile auquel se plie quotidiennement Adriana. Avec ses longs cheveux blonds tirés en queue de cheval, son maquillage très soigné et sa tenue sexy, la jeune femme assume sa coquetterie. Elle habite et travaille dans ce quartier, et se fait un devoir de signer cette pétition. Elle décrit son quotidien comme un enfer. Avec ses horaires décalés, Adriana prend son service parfois très tôt le matin ou termine tard le soir. Dans ces cas-là, elle ne se maquille pas et prévoit sa tenue de camouflage : un long manteau et un foulard sur la tête pour tenter de se rendre invisible, de s'effacer pour ne pas subir insultes ou remarques déplacées. « A l'instant, un homme m'a reproché ma tenue, la qualifiant de provocante, soupire la jeune femme. Bien sûr, il y a ajouté une bordée d'insultes. Je suis arrivée du Brésil il y a vingt ans et, dans mon pays, les violences faites aux femmes sont un fléau. La France représentait pour moi une terre de liberté, où ma dignité serait respectée. Ce n'est pas le cas ici, dans ce quartier. Elle est au contraire piétinée. C'est dommage pour ce pays et ses valeurs. Au Brésil, j'étais résignée, car cette violence fait partie du paysage. Ici, elle me révolte. En signant cette pétition, j'espère pouvoir faire bouger les choses, car je refuse de subir l'oppression des hommes dans ce beau pays qu'est la France. Il faut agir pour que cela cesse. Sinon, il sera trop tard pour les femmes. » ■

Ne pas stigmatiser les migrants, c'était le mot d'ordre de la manifestation organisée ce jeudi 25 mai dans les quartiers de la Chapelle et de Pajol. Au cri de « Pas de quartiers pour les racistes ! Pas de racistes dans nos quartiers ! », Héloïse donne de la voix dans le mégaphone. Enseignante, elle est venue dire son désaccord avec la pétition. « C'est pas bien de stigmatiser ainsi les migrants. Ce texte sous-entend qu'ils sont, par essence, un problème avec les femmes. Je ne nie pas le sexisme. Je le subis ici comme partout ailleurs. » Maria, serveuse, est venue également afficher son soutien aux migrants. « J'ai des problèmes dans l'espace public comme toutes les femmes et je suis importunée par des hommes de toute origine. Le sexisme n'a pas de couleur ou de religion. Il est présent partout dans notre société. »

Un constat partagé par Euryale et Zmorda. Ces deux auteures-metteuses en scène ont créé la Compagnie nue comme l'œil. Engagées et féministes, elles travaillent à Paris, mais aussi en banlieue, sur la question de la place des femmes dans l'espace public. Artistes en résidence dans une cité populaire en Essonne, elles dénoncent à travers l'art les violences faites aux femmes, qui n'ont jamais été, selon elles, l'apanage d'une catégorie ethnique en particulier. « Toutes les études prouvent que les villes n'ont pas été construites dans un souci d'égalité entre les femmes et les hommes, explique Euryale. Il y a une triple inégalité : l'inégalité de présence, de partage et de légitimité. » Dans le quartier de banlieue où elles travaillent, les deux artistes n'ont d'ailleurs pas hésité à s'installer dans un café « réservé aux hommes » pour en faire leur QG, y donner leurs rendez-vous, bousculer les habitudes de la gent masculine et imposer la place des femmes.

« Les jeunes filles ne se déplacent pas comme les jeunes hommes, insiste Zmorda. La cour de récréation est investie au centre par les garçons et à la périphérie par les filles. On marche plus vite quand il est 23 heures et qu'on est une fille seule. Les exemples sont légion. Tout l'enjeu de ce combat pour



Inquiet. Othman, 37 ans, a toujours vécu dans ce quartier qu'il ne reconnaît plus. Très attaché au respect des femmes, il se dit scandalisé par les agissements de certains hommes, mais aussi révolté par la façon dont le secteur est décrit à cause de quelques individus.



Révoltée. Arrivée il y a une vingtaine d'années en France, Adriana, brésilienne, a subi les violences sexistes dans son pays. Elle qui pensait y avoir échappé dit vivre un enfer dans son quartier, au point de, parfois, se couvrir les cheveux avec un foulard pour passer inaperçue.

l'égalité dans l'espace public est de le rendre visible et de poser la mixité comme une évidence. »

Evelyne Dams est chargée des sports et du tourisme au sein de la mairie du 18^e arrondissement. Elle reconnaît les problèmes posés par cette forme de domination masculine dans les rues du quartier de la Chapelle. « Toutes les personnes vulnérables, et pas seulement les femmes, sont concernées par ce sentiment d'insécurité, précise l'adjointe. L'équipe municipale travaille d'ailleurs à mener, avec des femmes, des marches exploratoires pour relever et indiquer les endroits où se posent les problèmes de mixité et de sécurité. »

Camouflage. Marcher dans les rues, un exercice difficile auquel se plie quotidiennement Adriana. Avec ses longs cheveux blonds tirés en queue de cheval, son maquillage très soigné et sa tenue sexy, la jeune femme assume sa coquetterie. Elle habite et travaille dans ce quartier, et se fait un devoir de signer cette pétition. Elle décrit son quotidien comme un enfer. Avec ses horaires décalés, Adriana prend son service parfois très tôt le matin ou termine tard le soir. Dans ces cas-là, elle ne se maquille pas et prévoit sa tenue de camouflage : un long manteau et un foulard sur la tête pour tenter de se rendre invisible, de s'effacer pour ne pas subir insultes ou remarques déplacées. « A l'instant, un homme m'a reproché ma tenue, la qualifiant de provocante, soupire la jeune femme. Bien sûr, il y a ajouté une bordée d'insultes. Je suis arrivée du Brésil il y a vingt ans et, dans mon pays, les violences faites aux femmes sont un fléau. La France représentait pour moi une terre de liberté, où ma dignité serait respectée. Ce n'est pas le cas ici, dans ce quartier. Elle est au contraire piétinée. C'est dommage pour ce pays et ses valeurs. Au Brésil, j'étais résignée, car cette violence fait partie du paysage. Ici, elle me révolte. En signant cette pétition, j'espère pouvoir faire bouger les choses, car je refuse de subir l'oppression des hommes dans ce beau pays qu'est la France. Il faut agir pour que cela cesse. Sinon, il sera trop tard pour les femmes. » ■